L'imagination
Fabuler

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Introduction

Parler aurait bien deux dimensions : la première serait pratique, sociale, liée à la relation à l'entourage. Quand le nourrisson crie, c'est qu'il souffre et demande la tétée ; quand le petit enfant parle, c'est pour demander : « maman, j'ai faim, quand est-ce qu'on mange ? » Et c'est dans ce registre d'usage des phrases que chacun apprend très tôt sa langue maternelle, si tôt que celle-ci lui paraît naturelle.

Mais la parole n'est pas qu'utile ; la voix communique aussi des émotions, la voix exprime l'affection, par ses tonalités, tandis que les lèvres et les yeux sourient à l'enfant, se font tendres ; très tôt aussi, on le console, on lui chante des chansons tout en le berçant, on l'enveloppe de mots bleus, tout doux, - qu'il ne comprend pas encore. Il y a un « parler » pour parler, qui est là juste pour manifester le souci du petit, l'amour qu'on lui porte ; et, par attention à l'enfant, les parents lui consacrent du temps pour lui raconter des histoires pour l'endormir : l'enfant aime entendre raconter de soir en soir la même histoire, au mot près ; et la voix a un effet hypnagogique. Elle fait cocon.

Parler, c'est spontanément agir et faire faire ; et tout autant fabuler ou dire des fables.

Le sens étymologique du mot « fable » le rattache au verbe latin « fari », parler ; d'une façon comparable, le verbe « muthein » en grec voulait dire « parler, raconter des histoires, parfois mentir » et il a donné le mot « mythe ». L'activité de parole, en ayant une sorte d'autonomie par rapport à nos gestes, à nos activités pratiques, à notre vie, s'est toujours sentie portée par un vent de liberté. Après tout, je peux dire ce que je veux, défier la vérité. Une phrase qui énonce ce qui n'est pas, ce qui n'a pas eu lieu ne manque pas pour autant de sens, loin s'en faut. Elle énonce d'elle-même des fictions, surtout dès qu'il faut « raconter » ! Pour que mon récit soit intéressant pour qui m'écoute, je ne manquerai pas d'éviter la platitude, et de taire ceci, d'accentuer cela : déjà, ce que j'ai vécu, après coup, m'apparaît au retour avoir été une suite d'aventures passionnantes, surtout si je les raconte à des amis : nul doute que, dans l'Himalaya, j'aurai vu un yéti plutôt qu'une panthère des neiges ! Les êtres merveilleux font plus plaisir aux auditeurs que ceux qui existent.

Parler est se laisser tenter d'inventer des fictions. Il n'y a pas que les Crétois pour être menteurs. Et ce que Bergson va mettre sous l'expression « la faculté fabulatrice » désigne cette forme précise de l'imagination qui a investi les récits divers : « roman, drames, mythologie » dit-il (*Les deux sources*, p 112) : à quoi on peut ajouter les chants, les comptines et les poèmes, les hymnes, les œuvres théâtrales, les « fables » elles-mêmes. Mais aussi parfois la fiction qui se voudrait science : le *Timée* raconte un grand « muthos », Descartes écrit la « fable » du monde ; c'est qu'ils sont sensibles au fait que leur effort théorique et raisonné n'est pas, loin s'en faut, encore confirmé par l'expérience. Et ils le signalent avec honnêteté par ces deux mots : l'un dit : je raconte un mythe, l'autre : une fable.

Toutefois il n'est rien que la parole ne fasse : elle peut énoncer le réel, elle peut inventer temps, lieux et êtres imaginaires, elle crée aussi du symbolique.

I. Dire le réel en inventant des fables

1. Dans les cultures qui étaient encore orales, sans doute les histoires racontées ont-elles comporté des genres variés : comme les légendes, qui sur la base d'une chronique réinventent ce qui a eu lieu ; comme les chants épiques narrant les exploits des héros du passé ; comme les mythes d'origine, qui représentent des essais d'expliquer l'existence de quelque chose par une suite d'au moins deux événements (par exemple les mythes d'origine du feu, nécessaire à la cuisine et au foyer, diront comment d'abord il fut volé et puis perdu, puis par quels briquets on a su le faire flamber à volonté) ; comme les contes, que les mamans et nourrices ont raconté aux enfants le soir, pour les préparer à la vie et les émerveiller, les inviter à avoir le fier courage du petit Poucet ; comme les Livres des morts, et les récits eschatologiques qui invitent à songer à la destinée de son âme sur le long terme ; comme les romans ; et comme … « les fables ».

Les fables pourraient incarner les prémisses d'une philosophie populaire. Chez les grecs, la fable fut d'abord désignée par plusieurs mots : « *ainos* », parfois « *muthos* », ou « *logos* ». « *Ainos* » est le mot le plus précis : il désigne un conte, en un sens, mais plutôt destiné aux grands ! Une petite histoire, assez courte, est accompagnée de l'expression d'une idée générale (dite « moralité »). Nous avons hérité notre mot « fable » du mot latin « fabula ».Nous l'avons dans la tête, ayant en mémoire bien des fables de La Fontaine, et des phrases comme : « La raison du plus fort est toujours la meilleure » ; « on a souvent besoin d'un plus petit que soi » ; « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute » ; « rien ne sert de courir, il faut partir à point » ; « plutôt souffrir que mourir, c'est la devise des hommes » ; « travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins », etc. Et nous nous souvenons aussi de l'histoire qui y est attachée, qui, plus qu'une illustration, joue aussi le rôle d'une raison ou d'un argument. Dans tous les peuples, les fables sont comme un trésor possédé en commun. Elles sont populaires.

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Les fables sont normalement courtes. Elle représentent comme des fragments de l'expérience humaine. Et elles tendent moins à la « leçon », à la « maxime », au « conseil »... qu'à être une sorte de raccourci qui énonce ce qui a lieu dans la vie ; elles livrent des fragments de l'expérience humaine. Elles se mémorisent facilement, elles se transmettent donc très bien ; et la plupart viennent de très loin. Même si certaines sont attachées à un nom d'auteur, comme Esope, cela en un sens reste fortuit, car une fable se reformule par qui le veut, sous la forme, prose ou poésie, qu'il choisit.

2. Prenons pour appui une des plus anciennement chantées.

> « Maintenant, aux rois, tout sages qu'ils sont, je conterai une histoire <ainon>. Voici ce que l'épervier dit au rossignol au col tacheté, tandis qu'il l'entraînait par là-haut, au milieu des nues, dans ses serres ravissantes. Lui, pitoyablement, gémissait, transpercé par les serres crochues ; et l'épervier, brutalement, lui dit : "Misérable, pourquoi cries-tu ? Tu appartiens à bien plus fort que toi. Tu iras où je te mènerai, pour beau chanteur que tu sois, et de toi, à mon gré, je ferai mon repas ou je te rendrai la liberté. Bien fou qui résiste à plus fort que soi : il n'obtient pas la victoire et à la honte ajoute la souffrance". Ainsi dit l'épervier rapide, qui plane ailes déployées. » (Hésiode, *Les travaux et les jours*, vv. 202-212)

L'épervier tient le discours de la force. Probablement le rossignol l'agace-t-il par ses cris : agacé, il l'accuse : tu es « *aphron* », fou ou stupide, c'est en vain que tu tentes de résister : je suis libre, et à ta honte s'ajoute ta souffrance. Non seulement l'épervier emmène le rossignol de force, mais il lui fait des reproches, comme si le faible avait tous les torts, dès lors qu'il est faible ! A la fois c'est le fait d'une réaction courante, et on pressent là la tournure que va prendre le discours des sophistes adorateurs des tyrans, de tous ceux, comme Calliclès, comme Nietzsche, pour qui force fait droit ; le discours de l'épervier est celui de la distance entre les forts et les faibles, d'une « morale aristocratique » !

Ce qu'on appelle donc la « moralité » d'une fable, est, si l'on veut, une proposition souvent « immorale ». D'ailleurs, Hésiode ensuite s'adresse à son frère, Persée, pour lui dire : toi, ne sois pas comme l'épervier, écoute la justice ! Hésiode lui-même montre comme l'utilisation de la fable est « libre » : celui qui l'écoute peut en faire ce qu'il veut ; soit dire ici, comme le sophiste, que par nature les forts ont tous les droits ; soit dire, comme Hésiode : non, il faut penser et agir au rebours.

Esope, lui, dit à la suite de chaque histoire : « *o logos didaskei* » : cette fable, ce discours enseigne ceci ou cela, ou fait voir clairement ceci ou cela (*o logos déloi oti...*) Or souvent, comme chez Hésiode, « le l*ogos* » de la fable, c'est le discours même d'un être qui parle au sein de la fable : ici le discours de l'épervier. D'autres fois, le propos peut-être dégagé de l'histoire comme dans *Le loup et l'agneau* de La Fontaine : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. Nous l'allons montrer tout à l'heure. » Et ce qui le montre, c'est ce qui arrive dans la rencontre du loup et de l'agneau. Le dialogue entre les deux (ou chacun donne ses raisons) se concluant brutalement par l'action : « là-dessus le loup l'emporte et le mange ». Nous pouvons dire que la réalité est mise sous nos yeux. L'épervier emportant le rossignol dans ses serres, le loup prenant en gueule l'agneau : c'est le fait. Une fable, dit Lessing, « ne nous présente le plus souvent que des propositions d'expérience qui nous instruisent bien moins de ce qu'il faudrait faire que de ce qui se fait réellement. » (Lessing :*Traités sur la fable,* Vrin 2008,p. 41)

3. C'est en quoi une fable n'est pas une parabole ou comparaison, qui, avec une image ou un récit concret doivent faire entendre quelque chose d'abstrait, par exemple ce qui en est du royaume des cieux. La fable est plus directe dans son message, plus en prise sur la réalité des choses. On dira : oui, mais le discours de l'épervier au rossignol, du loup à l'agneau, est « inventé » ; il l'est, bien sûr, mais avec une vraisemblance telle que nous ne manquons pas de penser que leur discours exprime leur vrai point de vue. Une fable n'est pas non plus une image, ou une allégorie, fait remarquer Lessing : quand un père, pour montrer à ses enfants désunis les

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

avantages de la concorde, leur a présenté un faisceau de baguettes, leur montrant que, si on peut briser une baguette isolée, on ne peut les rompre en faisceau, il n'a pas fait une fable [qui aurait été une histoire montrant que l'union fait la force] il a fait une « image ». (Lessing, *op. cit.*p. 34) Une fable comporte toujours un récit d'une action, ou la plupart du temps d'une suite d'actions. Toutefois elle n'est pas exactement une histoire comme telle. Pour faire entendre la différence, Lessing prend cet exemple-ci :

> « Un voleur alluma sa lampe à l'autel de Jupiter, et vola ce dieu, à la lueur de sa propre lumière. Comme il s'en allait chargé d'un butin sacrilège, la divinité fit entendre ces mots : "Quoique ces offrandes viennent des méchants, qu'elles me soient odieuses, et que je ne me mette point en peine de les voir enlever, tu seras pourtant puni pour ton crime, scélérat ; le jour de ton supplice arrivera ; tu mourras. Mais de peur que le feu sacré que la piété des hommes allume à l'honneur des Dieux éclaire encore le crime, j'en défends pour toujours la communication. De là vient qu'il n'est plus permis de prendre de la lumière au feu des autels, ni d'allumer le feu sacré avec le feu ordinaire" ».

Si ce récit n'est pas une fable, c'est que l'histoire bien plutôt relève du mythe : on donne là la raison pour laquelle le feu sacré, sur l'autel, doit rester pur de tout contact avec un feu ordinaire. Il n'y a pas là d'intention de décrire une vérité générale, ni de tirer une « moralité ».

Ce qui est encore très visible dans les fables, c'est que tout y est parfaitement exprimé et clair. La vérité n'est pas cachée, comme elle l'est dans une énigme, ou une parabole. Par contre, très souvent, elle fait sourire, car elle comporte un trait d'esprit, une malice. Il arrive que le sujet se trompe sur la situation, ou sur lui-même.

> « Deux coqs se battaient pour les poules. L'un mit l'autre en fuite. Le vaincu courut se cacher, et le vainqueur, s'élevant en l'air, se percha sur un mur élevé et se mit à chanter à plein gosier.. Aussitôt un aigle fondant sur lui du haut des airs, l'enleva. Et le coq caché dans l'ombre couvrit dès lors les poules tout à son aise. Cette fable montre que le seigneur se range contre les orgueilleux et donne la grâce aux humbles. » (Esope, fable 20. Les deux coqs et l'aigle.)
>
> « Un cerf pressé par la soif arriva près d'une source. Après avoir bu, il aperçut son reflet dans l'eau. Il se sentit fier de ses cornes, en voyant leur grandeur et leur diversité ; mais il se sentit mécontent de ses jambes, parce qu'elles étaient grêles et faibles. Il était encore plongé dans ces pensées, quand un lion apparut, qui le poursuivit. Il prit la fuite, et le devança d'une longue distance ; car la force des cerfs est dans leurs jambes, celle des lions dans leur cœur. Tant que la plaine fut nue, il maintint l'avance qui le sauvait ; mais étant parvenu à un endroit boisé, il arriva que ses cornes se prirent aux branches, et que, ne pouvant plus courir, il fut pris par le lion. Sur le point de mourir, il se dit en lui-même : M*alheureux que je suis ! Ce sont mes pieds, qui devaient me trahir, qui me sauvaient ; et ce sont mes cornes, en qui j'avais toute confiance, qui me perdent.* C'est ainsi que souvent dans le danger les amis que nous suspectons nous sauvent, et ceux sur qui nous comptons fermement nous trahissent. » Esope, fable 102 . Le cerf à la source et le lion.

L'histoire montre que le cerf s'était bien trompé, quand il se jugeait lui-même en fonction de l'apparence ; car la poursuite du lion, l'échec de sa fuite, l'amènent à inverser son jugement. Que cela soit, au niveau de la moralité, commenté en terme d'amis surprend sensiblement. Si ce n'est que c'était préparé par les mots « trahison et confiance », qui se transposent bien du cas des membres du corps propre au cas des amis. On peut lire aussi, dans le même ordre d'idées : « ce qu'on mépriser est souvent plus utile que ce qu'on loue ». Ou « on a souvent besoin d'un plus petit que soi » , ou : « Ce n'est pas toujours un bonheur d'être grand » (en effet, du filet du pécheur ne s'échappent que les tout petits poissons).

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

4. Peut-on définir la fable ?

Au fond, ce qu'on appelle une fable, n'est-ce pas une proposition d'expérience enseignée avec un cas singulier ? Est-ce que le « logos » propre à la fable n'est pas induit du récit ? Ou inversement, la raisonnement de la fable ne reviendrait-il pas à subsumer un cas particulier sous un énoncé universel ? Lessing dit : « La proposition générale est ramenée, par le moyen de la fable, à un cas singulier. » (*Traités sur la fable*, p. 53)

> « Il ne s'agit pas dans la fable d'une vérité quelconque mais d'une proposition morale générale ; il n'est pas question de la cacher ou la déguiser sous l'allégorie d'une action, mais de la ramener au cas singulier, et de l'y ramener, non pas de sorte que l'on y découvre quelques ressemblances avec sa proposition morale, mais de manière qu'on y reconnaisse intuitivement la proposition morale tout entière. » (p. 53)
>
> Et de plus : « Le cas singulier de la fable doit être présenté comme réel. Si l'on se contentait d'un cas possible, on aurait un exemple, une parabole. » (p. 54)

Voici un exemple de parabole :

> « Les singes, dit-on, mettent au monde deux petits. Ils ont beaucoup de tendresse pour l'un, et le soignent avec toute l'attention possible ; ils haïssent au contraire l'autre, le négligent. Mais un destin particulier veut que la mère étouffe, sous ses caresses multipliées, celui qu'elle aime, et que celui qu'elle néglige, grandisse et se fortifie sans essuyer aucun triste accident. » (Esope, fable 307)

Pour en faire une fable à proprement parler, écrivons-la ainsi :

« Un singe avait deux petits. Il était follement amoureux de l'un, et ne se souciait point du tout de l'autre. Saisi un jour d'une terreur subite, il prend en hâte ce cher petit dans ses bras, s'enfuit, tombe, et lui brise la tête contre une pierre. L'autre, dont il ne s'était nullement mis en peine, avait sauté sur son dos, s'y était fortement attaché, et n'avait reçu aucun mal. » (la fable d'Esope adaptée par Richardon. Lessing, p. 55)

> « Lorsque l'on ramène une proposition morale générale à un cas particulier, que l'on confère à ce cas la réalité, qu'on invente à partir de là une histoire dans laquelle on reconnaît intuitivement la proposition générale, cette fiction s'appelle une fable. Telle est ma définition de la fable. » Lessing (p. 59).

Il n'y a pas tant induction qu'illustration d'une proposition universelle par un cas singulier paradigmatique.

Tout cela est bien analysé ; mais alors, la fable est une leçon d'expérience et présente un côté terre à terre. Le loup mange l'agneau, c'est le cas. N'y a-t-il pas aussi une dimension imaginaire dans la fable ? Coupe-t-elle tout rêve en nous ? - Non, quand même, pas tout à fait. Et probablement est-ce dû au bestiaire, aux personnages qu'elle met en œuvre.

II. L'imaginaire et la fonction fabulatrice

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés